

Quelles leçons économiques pouvons-nous tirer de la crise du coronavirus ?

Comment repenser notre économie ?

Va-t-on oser tourner le dos au rendement et au profit ?

N'est-il pas temps de dépasser ces indicateurs que sont la croissance et le PIB, dans cette nouvelle situation si particulière qui touche le monde entier ?

Ou alors l'économie d'après la pandémie, va-t-elle redevenir forcément celle d'avant, avec un grand rattrapage économique, donc pire ?

Commençons par observer les deux frères ennemis que sont l'État et le marché.

Souvent adversaires lorsque la gauche est au pouvoir, ils se rapprochent sous la droite.

Au cours des récentes années, c'est le marché qui semblait triompher sur la planète au niveau mondial, avec pour mantra : réduire les dépenses d'États.

Et soudain, un être minuscule a produit une modification radicale des discours et des actes.

Emmanuel Macron qui dénonçait le « pognon de dingues » dépensé pour le social et affirmait qu'« il n'y a pas d'argent magique » pour l'hôpital, s'est fait, durant la crise aiguë, le chantre de l'État providence en considérant qu'il faut impérativement sauver des vies « quoi qu'il en coûte».

L'émulation a changé de camp : avant, le moteur était la rigueur budgétaire et les États rivalisaient pour apparaître le meilleur élève de l'austérité.

Depuis le Covid, c'est à celui qui paraît le plus prodigue.

L'État, ce sont, bien entendu, les services publics dont on mesure enfin l'importance aujourd'hui.

Quant au **marché**, en particulier le monde de l'entreprise, il a renversé lui aussi la table.

Durant la crise du Covid, des dirigeants, nourris depuis des décennies du dogme selon lequel la finalité de l'entreprise est d'assurer et d'augmenter le profit des actionnaires, ont décidé de geler les dividendes de ces derniers. Et surtout, des industriels ont coopéré pour le bien commun, en excluant la compétition commerciale.

Un troisième acteur majeur est devenu également très actif : la **société civile** c'est-à-dire les associations, les citoyens comme vous et moi. Bien entendu, en période de confinement, l'action altruiste consistait généralement à rester chez soi.

Mais il y a eu des exceptions, bien nécessaire.

A Angers, des dizaines d'étudiants et enseignants de la faculté de pharmacie ont fabriqué 150 à 200 litres de solution hydro alcoolique par jour qu'ils distribuaient aux médecins qui en faisaient la demande.

A Draguignan, à la demande du maire, des religieuses ont confectionné des centaines de masques sanitaires lavables.



Des dizaines de milliers d'enseignants se sont portés volontaires pour accueillir des enfants de soignants à l'école.

En Grande-Bretagne, le gouvernement a fait un appel pour recruter 250 000 bénévoles. Trois fois plus se sont proposés.

Enfin il y a **la science** qui a joué évidemment un rôle majeur dans cette crise. C'est sur la base d'études rigoureuses qu'ont pu être délivrés les remèdes au virus. Et là aussi, les entreprises pharmaceutiques ont momentanément enterré la hache de guerre de la concurrence.

De leur côté, la plupart des éditeurs scientifiques ont mis gratuitement en ligne les publications des chercheurs qui se comptaient par dizaines chaque jour.

C'est la mobilisation concertée de ces quatre pointes du carré qui a permis une réaction aussi ferme face au péril.

Cette action conjointe de la **société civile, de l'État, du marché et de la science**, sur base d'adhésion volontaire avait d'ailleurs déjà largement fait ses preuves.

Entre autres succès, c'est elle qui a permis la dépollution du Rhin (autrefois l'un des fleuves les plus pollués au monde, aujourd'hui propre), la reconstruction de la couche d'ozone ou encore la baisse radicale du paludisme.

Rajoutons un cinquième acteur, essentiel : les **médias**. Ils sont malheureusement habitués, et nous ont habitués, à s'appesantir sur la violence et l'égoïsme humain. Ce fut plutôt l'inverse qu'ils nous ont montré. Ceci illustre le « journalisme de solutions » qui vise à contrebalancer l'habituel journalisme de problèmes.

Est-ce que cet équilibre va perdurer dans l'avenir ?

Actuellement, divers individus et groupes considèrent, à juste titre, que cette crise est l'occasion de changer radicalement d'orientation.

La situation actuelle nous invite à une double révolution des mentalités, concernant la finalité de notre vie sociale.

D'une part, il nous faut désormais considérer que la raison d'être de notre vie est le bien commun plutôt que l'intérêt personnel et la compétition généralisée.

D'autre part, il nous faut réviser notre conception de l'être humain. L'idée selon laquelle nous sommes fondamentalement égoïstes et violents est une construction intellectuelle occidentale, non universelle, démentie par les connaissances scientifiques contemporaines.

L'être humain est prédisposé à la bonté. Ce qui bien évidemment ne signifie pas qu'il y est prédéterminé, programmé. Les influences sociales et le libre-arbitre interviennent aussi, pour le meilleur ou pour le pire.

Les connaissances actuelles mises en avant par la psychologie positive nous montrent que des valeurs et attitudes telles que l'optimisme, l'espoir, la coopération, l'empathie, etc. ont du sens non seulement dans notre vie personnelle et dans nos relations mais également au niveau social et politique et peuvent ainsi contribuer au bien commun.

Nelson Mandela avait une conviction qui lui a permis de conduire l'Afrique du Sud vers la transition démocratique. Elle peut nous servir de guide pour la transition vers une société post-Covid-19 : « La bonté de l'homme est une flamme qu'on peut cacher mais qu'on ne peut jamais éteindre. »

Efforçons-nous de décrypter ce qui peut sortir de bon de cette situation inédite dans l'histoire contemporaine :

Notre modernité toute puissante fait l'apprentissage brutal de la vulnérabilité.

Nous pensions être des demi-dieux, maîtres de la matière et soumettant le monde à notre guise, bien souvent au nom d'intérêts financiers. Nous redécouvrons que l'humanité est constituée d'êtres vivants, de chair et de sang et que notre fragile équilibre peut être compromis de manière rapide, imprévisible et inattendue.

Ce virus fait fi de toutes les frontières nationales, sociales, anthropologiques et frappe de manière anonyme. Nul n'est désormais à l'abri sur cette Terre.

Notre individualisme est mis à mal. Il ne s'agit plus de camper sur sa liberté individuelle avec désinvolture : « chacun fait comme il veut ». Non, il est temps de prendre conscience que l'attitude qui est nôtre, pèse sur le destin des autres et de la collectivité toute entière. En d'autres termes, chacun est responsable de tous. Nous nous découvrons interdépendants et ce à l'échelle de la planète. C'est un signal intemporel qui sonne comme un présage et qui devrait attirer notre attention : nous serons sauvés tous ensemble ou nous périrons tous ensemble.

C'est un avertissement puissant pour réagir aux dysfonctionnements planétaires, en particulier liés au dérèglement climatique et à l'épuisement des ressources. Oui, nous vivons dans une maison commune et si nous voulons continuer à y vivre, il va falloir sans délai se découvrir frères, passagers d'une même temporalité, associés au même destin.

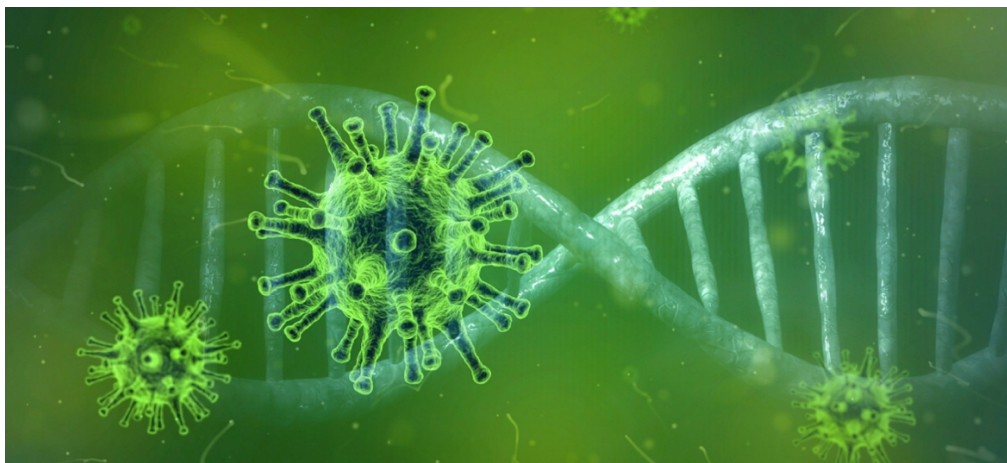
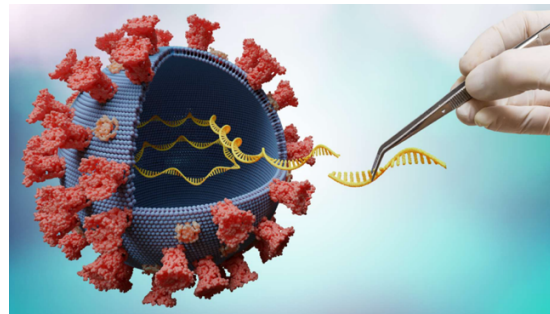
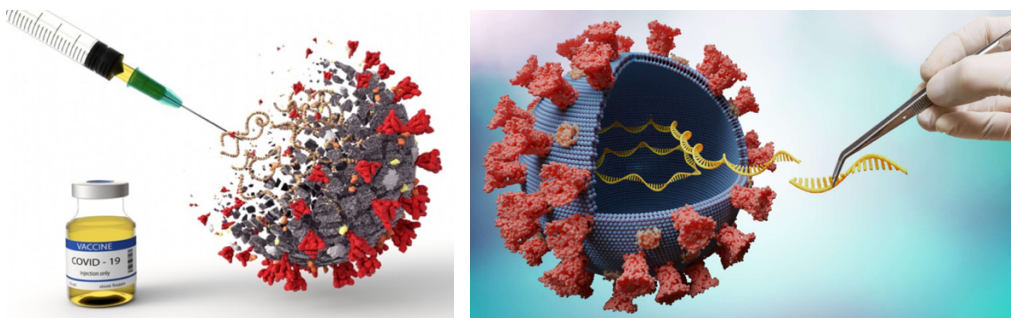
Le temps du désert est venu où nous avons dû jeûner de tout, y compris au cœur même de nos relations humaines.





Nous avons été poussés dans nos retranchements et qui sait, peut-être en sommes-nous ressortis plus solidaires, plus essentiels, en un mot, plus humains... Cela nous a apporté la chance de se recentrer sur les bienfaits du temps long, de la frugalité heureuse, de l'intériorité et du silence intérieur. Peut-être le temps est-il venu de réinventer un avenir qui nous ressemble ! Il faut traverser l'épreuve du feu pour apprécier le lieu de rafraîchissement. Cette crise sanitaire majeure est l'occasion de découvrir à quel point la vie est belle, précieuse et irremplaçable. Il s'agira de s'en souvenir...

Le monde entier attendait tout des vaccins, pour enfin pouvoir revivre comme avant.



Pourtant même si nous arrivons à éradiquer complètement le Covid19, il y a de fortes chances que d'autres catastrophes suivront : d'autres virus, des catastrophes climatiques, des guerres. Tout ne s'arrangera pas en restant les bras croisés. La période « Carpe Diem » est terminée...

Premier constat, nous devons parvenir à l'autosuffisance : produire son énergie, produire localement tout ce qui est essentiel et bien sûr acheter ces produits locaux.

Cela nous amène au sujet de la délocalisation.

Il est impératif de relocaliser certaines activités pour différentes raisons.

Ce qui n'est pas simple, je le concède.

Cette crise a mis en évidence les failles de l'économie et du commerce mondiaux, il faut revoir notre système, nous sommes au bout du rouleau. Si l'on reste dans cette organisation de multinationales, nous allons droit dans le mur. On ne peut plus se contenter de mettre des rustines ici ou là. Cette spirale infernale ne peut pas continuer à l'infini. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est le désir de changer complètement de paradigme.

Ce début d'année 2020 fut tout à fait extraordinaire, jamais dans notre histoire moderne, pour lutter contre une pandémie, les pays n'avaient pris une décision aussi radicale, un confinement généralisé.

L'humain a pris le pas sur l'économie !

Pour éviter la propagation du virus et éviter une saturation des hôpitaux, des mesures de restrictions ont volontairement mis l'économie sur pause, d'où perte de revenus, perte d'emplois, chaînes d'approvisionnement perturbées, faillites.

Cela a mis en évidence la nécessité de changer de modèle, de paradigme économique.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Par exemple, nos économies sont vulnérables et dépendantes, incapables de fabriquer des produits considérés comme essentiels : se nourrir, se chauffer, s'éclairer, se déplacer.

Grâce aux chercheurs scientifiques du monde entier qui ont trouvé un vaccin, nous sommes sortis de cette crise sanitaire, de cette épidémie mortelle. Il faut le reconnaître, le monde entier a ressenti un soulagement. On se dit que bien sûr il y aura certainement encore d'autres attaques du virus mais la majorité fait confiance à la science qui trouvera les petits changements à faire au vaccin pour résoudre les mutations du virus.

Tout est bien qui finit bien. Les beaux jours pointent leur bout de nez et avec eux, notre insouciance aussi. Rapidement tout se remet en place comme avant.







Pourtant nous n'avons pas eu beaucoup de répit.

La Russie déclenche la guerre en Ukraine, elle pourrait annoncer une troisième guerre mondiale !



Et là, tout devient à nouveau très concret, nous devons transformer notre énergie, passer de l'énergie fossile à la renouvelable, ne plus être dépendants de la Russie. Il faut produire nous-même les matières premières comme le blé,... Et il faut le faire très vite, débloquer des financements.

Nous avons les connaissances pour y arriver.

Énergie solaire	Énergie éolienne	Énergies marines	Énergie hydraulique	Énergie géothermique	Bioénergie
					
Source: soleil	Source: vent	Source: vagues, marées	Source: eau	Source: terre	Source: biomasse, déchets
Technologies: systèmes photovoltaïques, systèmes solaires thermiques	Technologies: éoliennes	Technologies: barrages marémoteurs	Technologies: centrales hydroélectriques	Technologies: géothermique et pompes à chaleur	Technologies: combustion de biomasse, usines de production de biogaz, biocarburants
Applications: électricité, chauffage et refroidissement	Applications: électricité	Applications: électricité	Applications: électricité	Applications: électricité, chauffage et refroidissement	Applications: électricité, chauffage et refroidissement, transports

Il faut bien l'avouer, la crise sanitaire ne nous avait pas suffi pour réagir.

Mais cette peur d'une pénurie, causée par un ennemi potentiel, active les choses.

C'est certainement le seul point positif de cette guerre ukrainienne.

Si les politiciens agissent en allouant les budgets nécessaires à ces projets mondiaux, nous avons la possibilité de nous passer des énergies fossiles, dans tous les pays du monde, en utilisant selon la géographie des lieux, l'une ou l'autre des énergies renouvelables. Nous avons beaucoup de solutions pour arriver à une indépendance locale.

La délocalisation industrielle et agricole s'était faite essentiellement pour des raisons de coût liées à la main d'œuvre ou pour échapper au respect des normes environnementales.

Mais avec cette crise sanitaire et la guerre lancée par la Russie, il est devenu évident qu'il faut relocaliser les productions, pour assurer une moindre dépendance par rapport aux pays tiers. Il faut donc penser en terme de circuit court.

Même s'il est difficile de se dire que cela se fera dès demain, il est fondamental de s'assurer que nous faisons tout pour avoir une diversification dans la production de tout ce qui est important et essentiel, très, très rapidement.



Cette autonomie nous apportera à nouveau des emplois et une avancée écologique.
La crise sanitaire et la guerre ukrainienne ont un point positif : elles font accélérer les choses.

En 40 ans, la Wallonie a perdu 2/3 de ses exploitations agricoles.

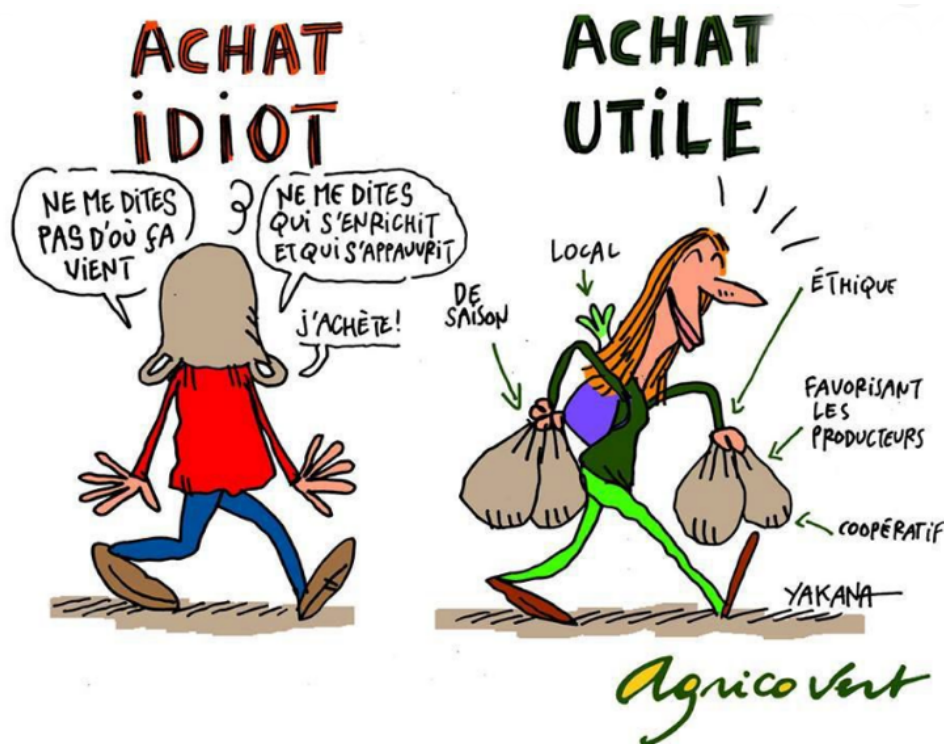
Les agriculteurs commencent à agir ensemble. Ils se regroupent de plus en plus en coopératives de producteurs, ils y gagnent et nous aussi :

Les producteurs vendent leurs produits au juste prix mais en multipliant par quatre leur chiffre d'affaires puisqu'il n'y a pas d'intermédiaire entre le producteur et le magasin. Il peut y avoir jusqu'à vingt fois moins d'empreinte carbone puisqu'il n'y a plus de longs transports.

Le produit est frais et a été cueilli au bon moment. Comme ils vendent eux-mêmes leurs produits, ils connaissent leurs marchandises et peuvent en parler : engrais ou pas, pesticide ou pas, ils peuvent expliquer aux clients le pourquoi de leurs productions plus maigres, dues aux gelées ou à la canicule...

De plus en plus, ils travaillent en culture bio car, dans des circuits courts, il ne faut plus y mettre de conservateur. S'ils vendent de la viande, l'acheteur saura dans quelles conditions se font les élevages.

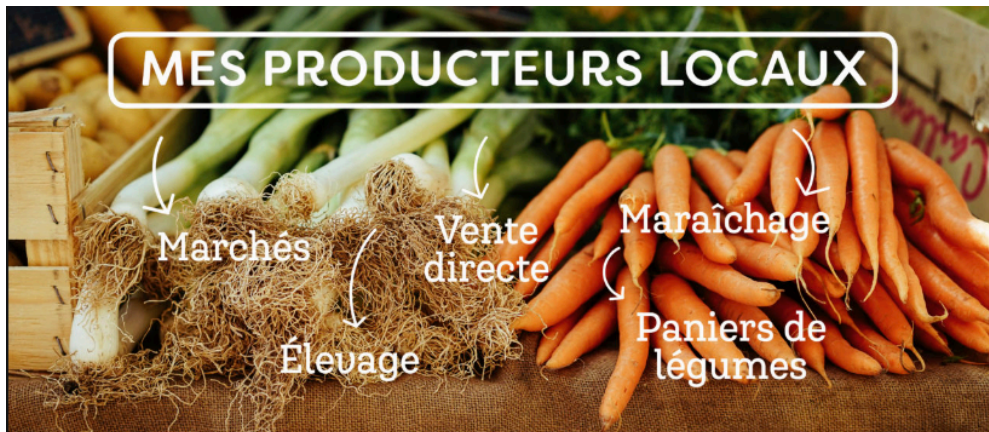
On le comprend, le consommateur a un rôle primordial à jouer aussi, dans ses choix de consommation : acheter du local.



Les agriculteurs voudraient retrouver des systèmes beaucoup plus résistants, permanents dans tous les programmes d'amélioration, que ce soit pour les pommes de terre, les pommes, le blé, l'épeautre... Ils ne veulent plus de rendement maximum mais optimum c'est-à-dire les semences qui sont les meilleurs suivant le sol, l'ensoleillement ... et non une monoculture de semences uniques, il faut retourner aux semences biologiques avec un choix varié, local, reproductible, du terroir, des graines de plantes biologiques, libres de droits, non traitées, des variétés *anciennes*.

Ce projet a le mérite de proposer un changement de logique :

la promesse de prix stables (et pas en suivant les cours de la bourse mondiale) et justes pour les agriculteurs, celle d'une production plus diversifiée, plus robuste, la fin d'une course effrénée au rendement.



L'économie de demain devrait être au service du bien-être des gens et fonctionner avec beaucoup de bon sens et avec beaucoup de cœur aussi.

Deuxièmement, tirer les leçons du télétravail



La crise sanitaire déclenchée par le coronavirus et les mesures d'éloignement physique qu'elle a rendues nécessaires, ont obligé de nombreuses entreprises à pratiquer le télétravail, le travail à domicile, à grande échelle.

Et suite aux expériences acquises en matière de travail à distance durant cette crise, son recours généralisé pourrait devenir une caractéristique permanente de l'environnement professionnel futur partout dans le monde.

En réduisant les besoins en termes d'espaces de bureaux et d'équipements, cela diminuera directement les dépenses d'investissement des entreprises.

Et cela permettra aussi d'agrandir les parcs immobiliers destinés à l'habitation dans les villes.

Et le fait de ne plus se déplacer en voiture diminuera la production de CO2 sur la planète ainsi que la diminution de carburant nécessaire pour circuler.

De plus, le travail à domicile a souvent accru le bien-être et l'efficacité des employés.



Cependant, tout ne fut pas parfait.

Ces effets positifs à long terme sur la productivité et l'environnement pourraient être contrebalancés par des effets défavorables résultant de la distanciation spatiale croissante entre les salariés.

Par exemple, cette communication amoindrie risque de pénaliser l'innovation ou encore le brouillage de la frontière entre la sphère professionnelle et la sphère personnelle, familiale.

« Nous sommes obligés de travailler chez nous avec les enfants à la maison, dans des espaces inadaptés, sans possibilité de faire autrement et sans horaires de travail. »



Le télétravail peut aussi s'accompagner d'une baisse de l'efficacité des employés : en réduisant le nombre d'interactions physiques, il entrave la communication, la circulation des connaissances et le contrôle hiérarchique.

Un vaste ensemble de données montre que les réunions en face à face sont propices à une communication plus performante que ne le sont d'autres formes d'échange à distance tels que le courrier électronique, le tchat ou le téléphone. Il a été démontré que la communication en face à face était plus convaincante, mobilisait davantage l'attention.

Le manque d'interactions in visu peut aussi réduire la circulation des connaissances entre les employés. Dans la mesure où les travailleurs se forment en interagissant avec leurs collègues, le télétravail pourrait ralentir le processus d'acquisition de compétences par la pratique.

Le télétravail impose aussi d'évaluer la performance non plus par le temps travaillé mais par les résultats obtenus. Cela semble une bonne chose mais tous les employés n'ont pas la même capacité à travailler en autonomie, de sorte que ce changement ne procure pas le même degré de satisfaction à chacun.

En ce sens, l'aptitude au télétravail dépend également des compétences. Les emplois qui requièrent un niveau de compétence élevé semblent être déjà ceux qui se prêtent le mieux au télétravail, cela laisse penser que le développement de cette pratique pourrait exacerber les disparités existantes dans les conditions de travail.

La possibilité pour les employés d'accepter ou non de travailler depuis chez eux et de choisir le temps qu'ils veulent allouer au télétravail pourrait être déterminante pour la concrétisation des gains de productivité. On a remarqué que les opérateurs qui ont opté pour le télétravail ont vu leur production par personne augmenter presque deux fois plus que celle des opérateurs auxquels le télétravail a été imposé.

Si celui-ci se développe, peut-être faudra-t-il aussi adapter certaines infrastructures de soutien, par exemple faire en sorte que les employés aient accès à des services de garde d'enfants plus près de leur domicile.

S'il ne s'accompagne pas de politiques complémentaires visant à améliorer les infrastructures de soutien, le développement du télétravail risque d'alourdir la charge qui pèse sur les employés, en particulier sur les femmes qui doivent, encore souvent, concilier d'avantage les obligations professionnelles et familiales.



Enfin, de manière générale, il faudra surveiller le risque de recours « excessif » au télétravail, pour éviter que les entreprises ne fassent supporter le coût des espaces de travail et du matériel informatique à leur personnel ou en ne respectant pas leur vie privée en dehors des heures de travail.

Les pouvoirs publics doivent donc veiller à ce que celui-ci reste un choix, pour éviter qu'il ne soit utilisé pour de mauvaises raisons par les entreprises.

En marge de l'amélioration de la productivité, cette politique peut améliorer également les possibilités d'emploi dans les zones rurales, réduire les embouteillages, diminuer l'impact environnemental et le coût du logement dans les zones urbaines, et plus généralement contribuer à l'amélioration de l'équilibre vie-travail.



Cette pandémie a stimulé profondément une nouvelle conception de l'économie.

Si l'on s'imaginait que l'économie, c'est la gestion d'une grande famille. Alors on se rend compte qu'il y a un problème sur la manière dont nous la concevons. Sa valeur ne devrait pas être que financière.



Depuis le début du capitalisme, ce qui compte est ce qui est chiffrable, monnayable. Aujourd'hui la star des stars des indicateurs sur le tableau de bord de l'économie, c'est le produit intérieur brut : le P.I.B. Grosso modo, la somme des productions de richesse dans un pays sur un an. Ce PIB est omniprésent pour évaluer la bonne santé ou non d'une économie. Pourtant cet indicateur principal de la croissance économique n'est pas seulement incomplet mais il est aussi néfaste : si vous considérez aujourd'hui un pays qui ne construit que des

usines polluantes, ne produit que des objets jetables, en plastique, de mauvaise qualité, il peut quand même augmenter très fortement son PIB et donc, si vous ne regardez que ce type d'indicateur, il peut se féliciter d'une croissance qui n'est pas, par essence, durable.

L'accroissement du PIB peut aller de pair avec une dégradation d'un certain nombre d'autres indicateurs qui sont décisifs pour gérer le futur.

C'est un gros problème.

Aujourd'hui il faut y rajouter aussi des techniques de mesure de la valeur ajoutée créée par les entreprises, au niveau des impacts sociaux et environnementaux, et ainsi évaluer si les choix doivent être différents.

Exemples : les bienfaits générés en matière de récupération, où les déchets ne sont plus des déchets mais deviennent des matières premières.

Ou alors en matière d'insertion sociale, toutes les personnes à qui on donnera la possibilité de travailler ne seront peut-être comptabilisés nulle part dans le PIB mais pourtant, c'est évident, cela créera de la richesse pour la collectivité par l'assimilation de personnes en difficulté et à charge de la communauté.

La manière dont nous regardons l'économie, la façon que nous avons de mesurer ses performances, nous en dit long sur ce que nous attendons ou non des entreprises et de l'économie.

Ce produit est très fort critiqué aujourd'hui car il est incomplet, ne reflétant pas toute la valeur créée par les activités économiques, il ne mesure que certaines valeurs comptables.

Les sciences économiques ont déjà développé toute une série d'indicateurs alternatifs au PIB : indice de développement humain, bonheur national brut, indice de santé sociale, économie zéro carbone, ...

Mais il est difficile de reprocher à une entreprise de vouloir faire du profit et sans doute illusoire de croire que des indicateurs différents vont soudainement inciter des grandes entreprises à revoir leur modèle économique.

Mais il va falloir mettre des conditions systématiquement avant de soutenir des entreprises polluantes pour que petit à petit mais rapidement, ils alignent leur business model avec les objectifs de politique publique en matière environnementale et sociale :

l'énergie, le transport, l'industrie, l'agro-alimentaire, partout il y a des alternatives à court ou à moyen terme.

Se focaliser uniquement sur le PIB, c'est passer à côté de toute une série de dimensions : bien-être de la population, inégalité dans la redistribution des richesses, prise en compte écologique et environnementale ou encore les bienfaits sociaux générés par une petite entreprise quand elle supporte des coûts pour remplir un rôle social.

Les freins à ces alternatives sont bien sûr gangrenés par le lobbying et, par conséquent, ensuite par les décideurs politiques et publics.

Les lobbys* sont utilisés massivement par les industriels.

(Le lobbying est une stratégie menée par un groupe d'intérêt, groupe de pression et groupe d'influence, appartenant à un même secteur d'activité professionnelle et cherchant à défendre ses propres intérêts auprès des décideurs politiques par divers moyens d'influence : psychologique (semer la confusion, le doute), chantage, financière, contrepartie, ...).

De cette manière, les décideurs publics sont assez mal informés ou noyés d'informations.

De plus, les décideurs ont généralement suivis les mêmes parcours d'études, sont souvent assez âgés, généralement masculins, représentant rarement les minorités et donc ils sont dans une espèce de pensée unique qui est assez simple : il faut plus de croissance économique et tout le reste suivra. Ils continuent dans cette fuite en avant.

*Les dix techniques de lobbying les plus couramment utilisées par l'industrie

<https://www.lalibre.be/planete/sciences-espace/les-dix-techniques-de-lobbying-les-plus-couramment-utilisees-par-l-industrie-du-tabac-57fcb2bbcd70cd5761c90556>

Pourtant il est désormais clair que nous sommes dans une crise du système global. Il faut réinventer intégralement un modèle économique, social, sociétal, politique, fiscal, environnemental, éducatif...

Le pouvoir politique a fortement besoin de jeunes qui ont une vision différente de l'ancienne génération.

En réalité, personne ne sait à quoi ressemblera l'économie demain, nous ne sommes sans doute qu'au début de la crise économique engendrée par le Covid19 et maintenant par la guerre.

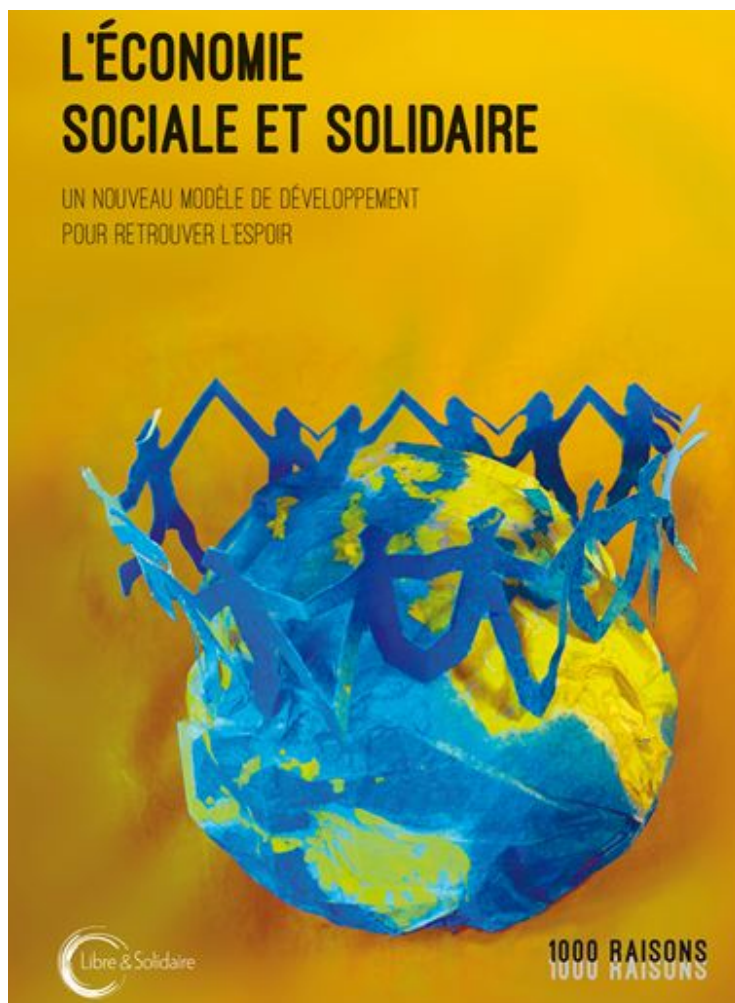
De nombreuses sociétés luttent aujourd'hui pour leur survie, alors, dans l'immédiat, changer de paradigme économique, changer de modèle après une paralysie des activités, cela laisse un peu sceptique.

Mais les confinements, les fermetures des frontières ont révélé de manière brutale la fragilité de cette économie. Les entreprises ont été placées face à leur limites.

Et donc pour des raisons stratégiques, pas par prise de conscience citoyenne et écologique, mais pour se protéger, elles vont devoir, peut-être, limiter leur aspiration de profit et diversifier leurs missions.

Nous devons faire un appel aux entreprises, à ceux qui les détiennent, les dirigent et aussi à ceux qui lanceront leur entreprise demain, un appel à quitter la logique du coût le plus bas comme priorité absolue, un appel à une gestion plus prudente, à des missions plus diversifiées et ainsi se préparer à des risques de nouvelles pandémies ou autre.

Nous devons nous y préparer en changeant notre manière de nous considérer face à la nature, pour nous préserver, ainsi que nos enfants.



Ils pensent qu'ils sont la force de propositions et que l'entreprise ne sera que le support de leurs envies collectives. Ces jeunes-là ont donc quand même une vision positive de l'entreprise.



Par contre paradoxalement, une autre grande partie de jeunes n'attend plus rien de leur emploi. Mais ce n'est pas pour cela qu'ils le font mal, leur projet est de faire ce qu'il faut pour pouvoir mener la vie qu'ils ont envie d'avoir mais, pour eux, le travail n'est plus au centre de leur vie, ils ont une vision très utilitariste de l'entreprise. Leur passion, leur engagement n'a plus lieu dans l'entreprise mais dans leur vie privée. Ils ne sont plus du tout en accord avec notre modèle de société. C'est un peu inquiétant pour l'entreprise en général si elle n'arrive pas à se reconnecter avec ces jeunes.



Certaines entreprises l'ont compris.

Salvatore Lanello, le CEO de Galler, la chocolaterie :

« L'enjeu n'est plus uniquement le profit, le nouveau projet est celui d'une entreprise conçue avec un quadruple enjeu stratégique, celui du people, du profit, de la planète et du « purpose » c'est-à-dire la raison d'être.

Un objectif de bien-être pour le personnel, un objectif de justice sociale par rapport aux fournisseurs du matériel premier « le juste prix », en passant par exemple d'une entreprise pyramidale à une collaborative en redistribuant le pouvoir, en mettant en place des coopératives avec des programmes plus respectueux de la planète en termes de techniques d'exploitation des matières premières. Bref une entreprise qui considère que sa responsabilité est importante dans toutes les parties prenantes par rapport à la société et par rapport à l'environnement.

Notre conviction est que le citoyen du 21ème siècle, qu'il soit consommateur ou travailleur, recherche du sens dans sa vie, dans son travail, dans ce qu'il consomme, dans ce qu'il achète. Et le système pyramidale, celui qui fait que le chef sait tout et que, quand on n'est pas chef, on ne sait pas, ne correspond plus du tout à ce dont le citoyen aspire. Et donc si l'on veut construire une entreprise à la fois qui soit productive et à la fois où les gens aiment travailler, il faut répondre à ces nouvelles aspirations. Il faut expliquer aux actionnaires que l'on va créer plus de valeurs mais il faut que cette valeur ajoutée soit partagée différemment. Nous sommes convaincus que, in fine, tout le monde aura un avantage financier dans ce nouveau processus. Que ce soit le consommateur, le travailleur ou l'actionnaire, tout le monde va s'y retrouver. Ce que je crois, c'est que travailler dans une société qui essaye humblement de construire un monde meilleur, cela fait partie du sens de la vie.

Avoir accès aux responsabilités et au processus décisionnel dans une entreprise collaborative où tout le monde participe, à son niveau, aux décisions, c'est aussi donner du sens à sa vie. Savoir qu'une entreprise a intégré dans la conception de ses produits le devoir de santé du consommateur, c'est aussi donner du sens à sa vie. C'est vraiment le fait de changer de paradigme et de rentrer dans un processus d'entreprise à missions qui donne envie aux jeunes, et au moins jeunes d'ailleurs, de venir y travailler.

Un autre point est la volonté de développer une entreprise avec une culture de chez nous, avoir une identité locale et être fier de prouver ses capacités.»

Martine Clerckx, sociologue et créatrice de Wide, institut stratégique de la société qui se consacre à l'identification et à la mesure des tendances sociétales et conseiller en stratégie des entreprises :

« Il y a quelque chose qui a profondément bougé lors de la crise sanitaire. On avait tendance à opposer un certain égoïsme et individualisme au collectif. La crise sanitaire nous a démontré que le collectif qui oublie l'individu n'est agréable pour personne et que l'individu peut difficilement s'en sortir tout seul, sans la collectivité. Et je pense que c'est cet équilibre entre les intérêts personnels, les intérêts économiques de l'entreprise et les intérêts de la communauté qu'attendent les travailleurs dans nos études. »

Flora Kocovski, directrice générale de W. Alter (Wallonie autrement) :

« **Les entreprises sociales et les coopératives** répondent complètement aux attentes de la population. On cherche à y poursuivre une mission sociétale, environnementale, sociale, on y intègre le collectif, on réfléchit ensemble et le bénéfice n'est pas affecté prioritairement aux actionnaires mais plutôt au développement de l'entreprise et à enrichir tout ce qui fait l'entreprise c'est-à-dire ses travailleurs, la planète. Le bien-être y est plutôt global : au niveau de la société, on y fait un travail utile et on le fait avec les autres.

Mais depuis des décennies, on pense que l'entreprise sans mission sociale ne sert qu'à gagner de l'argent et les jeunes aujourd'hui qui sont allés à l'université, ont appris principalement cela.

En sortant des études, cette jeunesse a envie de construire un avenir épanouissant mais les finalités que leur proposent les entreprises classiques ne les intéressent plus. Ils sont donc perdus, ils ont envie de faire quelque chose d'utile, quelque chose qui a du sens, quelque chose dans lequel ils sont impliqués.

On a envie de leur dire que ce futur existe, qu'il existe un modèle qui a donné, depuis de nombreuses années, par l'expérience, des preuves de sa valeur : **les entreprises sociales**. Elles ne sont pas moins crédibles que les entreprises classiques. »



Au niveau de l'enseignement de l'économie, on reste dans un schéma traditionnel. Il n'y a pas encore suffisamment de place qui soit laissée au système coopératif ou à des entreprises qui se renouvellent par rapport à des valeurs comme la relocalisation par exemple, par rapport à un actionariat peut-être plus petit ou plus diversifié...

Cela commence dans certaines universités mais il y a un gros effort de sensibilisation à faire à ce niveau-là, montrer qu'il n'existe pas qu'un type d'entreprise. »

Finalement le problème ne vient pas que de ce contexte des entreprises mais de toutes les valeurs de la société de demain qui doivent être remises en question.

De bonnes choses sont ressortis du confinement, il a donné un nouveau rapport au temps, à la famille, aux choses essentielles, comme se contenter de moins, profiter de choses simples, se promener dans les bois. Tout cela en réalisant que l'on est beaucoup plus heureux de cette manière.

Le corona a aussi mis en évidence le peu de valorisation accordé aux métiers primordiaux pour la société.

Le coronavirus a mis l'accent sur les métiers indispensables et le caractère essentiel de métiers dévalorisés est apparu en pleine lumière : les soignants et l'ensemble des personnels hospitaliers mais aussi les éboueurs, les enseignants, les postiers. Sans oublier encore, ces métiers aussi modestes qu'indispensables que sont les camionneurs, les boulangers, les caissières, les agriculteurs, etc.

Ceux qui exercent, tout à fait au bas de l'échelle pyramidale sociale, les activités qui sont les plus centrales pour que tous les autres puissent exister sont, très souvent, les plus mal payés dans notre société, pourtant sans eux, nous ne survivrions pas.

Mais d'autre part, les métiers tels que les gestionnaires de fonds spéculatifs sont payés des millions d'euros par an. On peut se demander quel avantage ce travail apporte réellement à la société.

Est-ce logique ?

Lors de la crise financière de 2008 et 2009, il est apparu clairement que ces gestionnaires ont conduit le système économique mondial vers le gouffre.

Finalement nous ne devrions pas nous dire que tel métier est plus important que tel autre, un banquier, c'est utile malgré tout, un président de la République aussi. Tous les métiers sont utiles, il ne devrait pas y avoir de tel écart de salaire. Or on a des écarts qui vont de 1 à 400 !

Il faut que tout change pour que rien ne change.

On ne sait rien, au fond, du pouvoir hautement révolutionnaire des catastrophes.

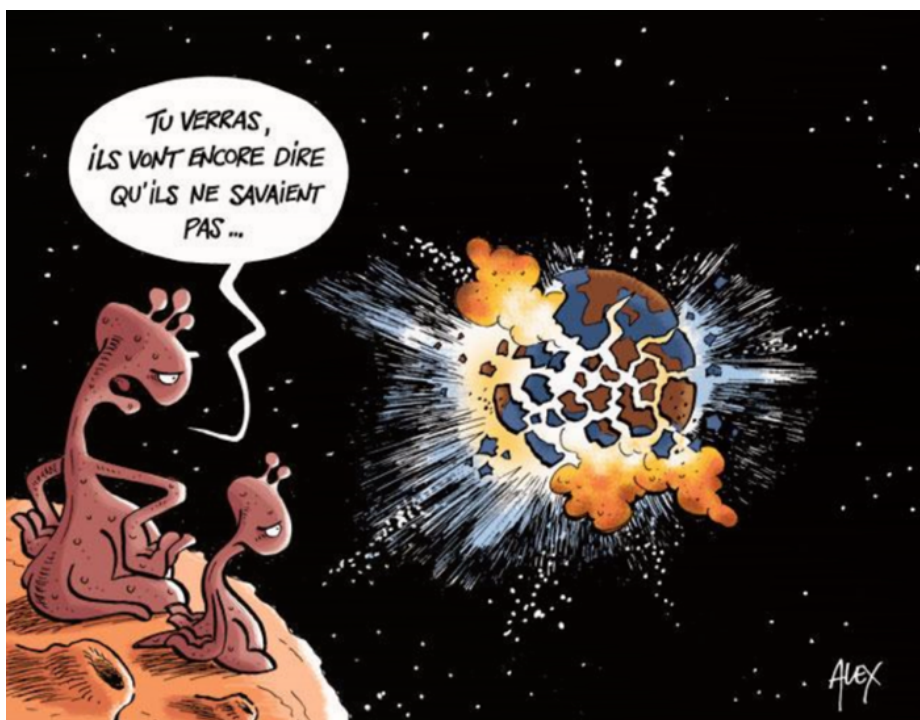
Si on y réfléchit un peu, la planète est devenue ce qu'elle est grâce à différentes catastrophes : les éruptions volcaniques, la collision entre la Terre et une autre planète qui nous a apporté l'eau et créé la Lune, la météorite qui l'a dévastée en exterminant les dinosaures et ainsi a permis le développement des mammifères...

Après les incendies de forêt qui dévastent tout, la végétation repart de plus belle et plus diversifiée.

Cette catastrophe du Corona et cette guerre sont un avertissement.

Une manière de nous faire prendre conscience que nous devons changer radicalement d'attitude, elles nous offrent cette occasion.

Et si, malgré tout, nous ne changeons pas, et bien nous disparaîtrons comme les dinosaures.



Etienne Klein, physicien et philosophe des sciences



« Depuis quelques décennies, nous savons que la nature, contrairement à ce qui avait été imaginé il y a plusieurs siècles, n'est pas infinie, elle n'est pas inerte, elle réagit à nos propres actions, elle est fragile, elle est poreuse. Sa biodiversité se dégrade comme vous le savez, son climat également et d'aucun faisant ce constat, milite pour que nous liquidions la science moderne au motif de son mauvais usage du monde.

Moi, je pense que ce n'est pas avec la physique d'Aristote que nous allons résoudre les problèmes de climat, ni avec la biologie de Pline l'ancien que nous allons régler les problèmes de biodiversité.

Nous devons donc continuer à tenir compte de la science dans notre façon d'envisager la suite de l'histoire. Nous devons, en fait, conserver l'idée de sa rationalité, mais nous devons aussi la critiquer, la remanier, la retravailler pour qu'elle ne serve plus d'alibi à toutes sortes de domination. Et donc j'attends des jeunes générations qu'elles se donnent un avenir en perspective en tenant compte de ce que nous savons, de ce qu'elles souhaitent et aussi de ce que nous sommes en train d'apprendre collectivement grâce aux différentes crises que nous traversons.

Et évidemment, sur ce point, je leur fais toute confiance. »



Hugo Clément, journaliste-reporter



« Nous sommes en guerre écologique, c'est un mot fort mais qui correspond à la réalité que nous commençons à vivre. C'est ce que disent les scientifiques, nous entrons dans une situation catastrophique, dans un emballement climatique, dans un effondrement de la biodiversité.

Il y a des millions de gens qui subissent déjà aujourd'hui les conséquences du dérèglement climatique, que ce soit la sécheresse, la famine, la montée des eaux, les catastrophes météorologiques et ce nombre de victimes va aller en augmentant.



Et ce ne sont que les victimes humaines. Mais il y a aussi les victimes animales, les espèces qui disparaissent ou qui sont massacrées par nos activités.

Le terme de guerre n'est pas excessif. Nous sommes face au plus grand enjeu de l'histoire de l'humanité, est-ce qu'on va pouvoir continuer en tant d'espèce à habiter une planète dans des conditions tolérables pour nous ?

Ce que nous prédisent les scientifiques pour la fin du siècle, c'est assez noir, c'est même terrifiant. Cela nous paraît très loin parce que nous ne serons plus là. Et encore, ce n'est pas certain, les prédictions changent de plus en plus vite concernant l'effondrement écologique, il arrive à beaucoup plus grande vitesse qu'on ne le pensait.

Quand on réalise que sa fille ou son fils connaîtra cela, tout semble beaucoup plus proche, plus concret.

Ce que disent les scientifiques : si on continue notre trajectoire actuelle, ce sera un monde où un tiers de l'humanité vivra dans des zones aussi chaudes que le Sahara aujourd'hui, un monde où il y aura plus de plastique que de poissons dans l'océan, un monde où il n'y aura plus de glaciers, ni de montagnes enneigées, un monde où il n'y aura plus de corail, un monde où des milliers d'espèces que l'on connaît aujourd'hui auront disparues, un monde où l'accès aux ressources, la sécurité, le confort ne seront plus garantis.

Qui a envie de vivre dans ce monde-là ?

Cela doit nous inciter à agir aujourd'hui pour que le monde de demain soit acceptable ou même vivable car sans le corail plus de poissons, sans insectes plus de végétaux, sans glacier inondations dans beaucoup de régions et de villes...

Le but, en disant tout cela, n'est pas de faire peur mais simplement de dire la vérité.

On est passé de grand prédateur à grand destructeur.

Actuellement il y a 250 kilos par seconde de plastique qui terminent dans les océans qui, au final, se désagrègent, deviennent des micros particules et sont ingérés par les poissons et donc après, par nous. Il y a des villes entières de déchets. Au Mexique, ces déchets, notamment électroniques, viennent d'Europe et sont gérés illégalement par des mafieux.

La prise de conscience médiatique est en train de s'accroître, l'environnement devient un sujet important. Mais maintenant c'est aux dirigeants, au-delà des médias et des citoyens, de prendre la mesure de l'urgence et de prendre leurs responsabilités. A notre niveau, au niveau du citoyen, on peut faire plein de choses, on peut avoir un impact à travers nos modes de consommation mais on n'a pas la même responsabilité que les gens qui sont aujourd'hui au pouvoir, qui sont à la tête de pays, à la tête de grandes entreprises, à la tête de grandes institutions internationales. Ces gens-là ont plus de responsabilités et de pouvoir dans la crise climatique et dans la solution éventuelle à mettre en œuvre, que nous. Donc il faut aussi que l'on fasse pression en tant que citoyen sur ces personnes-là pour que des mesures importantes et massives soient prises vite, parce que plus on va attendre, plus les choix seront difficiles. Plus on va tarder à prendre ces mesures-là, plus il faudra qu'elles soient fortes et contraignantes. Donc autant agir tout de suite.

Cette crise sanitaire avec le Covid-19 qui a touché l'entièreté du globe devrait servir quelque part de déclencheur. Des scientifiques de l'ONU ont sorti un rapport sur le lien entre pandémie et biodiversité, ils nous expliquent que plus on détruit la biodiversité, plus on détruit les espaces naturels, plus on crée des contacts entre les animaux sauvages et les humains et leurs animaux domestiques, plus on concentre un nombre important d'animaux standardisés dans des élevages, plus on trafique la faune sauvage en déplaçant les animaux d'un pays à un autre,

plus on facilite l'émergence de nouveaux virus qui nous contaminent au final.

Et ces scientifiques de l'ONU disent que les pandémies dans les années à venir vont premièrement se multiplier, il y en aura plus souvent et deuxièmement, elles seront plus meurtrières. Le coronavirus, c'est une sorte d'échauffement à ce qui risque d'arriver.



On pourrait prendre cela comme un avertissement de la nature, cela supposerait alors que celle-ci est une entité qui peut avertir. Il est difficile de penser que la nature nous envoie un message !

Mais c'est un fait, le coronavirus est lié à notre manière de nous comporter vis-à-vis de la biodiversité et de la faune sauvage. Tant qu'on ne change pas ce rapport-là qui est destructeur sur notre environnement, on va subir les conséquences et on devra faire face à plus de pandémies plus meurtrières que celle que l'on vit aujourd'hui.

Cette crise sanitaire nous révèle la fragilité de notre système : ce virus, en quelques mois, a mis à terre l'économie du monde entier, il a détruit des millions de projets, il a détruit des vies, il a détruit des emplois, détruit des moments familiaux, du lien social. Ce virus nous a mis à terre. Et donc cela devrait nous inciter à nous dire qu'il ne faut plus que cela arrive. Et pour que cela n'arrive plus, qu'est-ce que nous disent les scientifiques, écoutons-les. Ils nous disent qu'il faut arrêter de détruire les espaces naturelles, laissons les animaux sauvages vivre dans leur espace, arrêtons d'entasser des animaux dans les élevages intensifs, arrêtons de vouloir tout consommer, de vouloir tout trafiquer, respectons la nature et cela nous protégera. Il y a un lien très claire qui est établi entre le niveau de biodiversité, plus les écosystèmes sont en bonne santé, moins il y a de pandémies.

C'est prouvé scientifiquement.

Les régulateurs climatiques naturels sont en train d'être détruits : la barrière de corail, la calotte polaire de l'Arctique. Cela nous paraît très loin, un monde complètement déconnecté de chez nous mais en fait, non. L'Arctique est un réfrigérateur géant parce qu'il réfléchit la lumière du soleil. Quand le rayon arrive sur Terre, l'essentiel est réfléchi par la glace ou la neige.

Par contre, si le rayon tape l'océan ou le caillou, l'essentiel de la chaleur est absorbé.

Donc moins il y a de glace, moins on est protégé par ce régulateur naturel du climat.

L'Arctique régule notre climat, empêche le climat de se réchauffer trop vite.

Et évidemment, en ce moment, comme l'Arctique se réchauffe plus vite que le reste du monde, la banquise fond énormément, les glaciers reculent. Il y a moins de bouclier polaire, de bouclier blanc et c'est vrai aussi en Antarctique et donc on est dans un cercle vicieux : plus cela se réchauffe, moins il y a de glace ; moins il y a de glace, plus cela se réchauffe ! Les 2 pôles sont très importants dans la régulation du climat.

Autre problème, c'est le permafrost. Le sol gelé en permanence, c'est une couche qui varie entre quelques mètres et plus d'une centaine de mètres de profondeur. Il se trouve dans le nord du Canada, de la Russie et de l'Europe. Ce sol gelé en permanence renferme des

quantités astronomiques de gaz à effet de serre, de terre, de matières organiques qui sont prises dans la glace. Et s'il dégèle, ces matières organiques vont se décomposer et dégager dans l'atmosphère des quantités énormes de gaz à effet de serre, encore plus que les quantités que l'on rejette aujourd'hui. C'est une bombe climatique ce permafrost. Encore une fois, c'est un cercle vicieux, le réchauffement s'accélérera.

De plus, les scientifiques redoutent aussi que dans ces matières organiques, se trouvent des virus endormis par le froid depuis des milliards d'années et qu'ils vont resurgir...

Depuis des années, on tire la sonnette d'alarme mais qu'est-ce qui fait qu'on n'entend pas ?



Les responsables politiques trompent les gens en opposant l'écologie à l'économie.

Ils argumentent qu'il faut préserver les emplois.

L'écologie et l'économie sont liées. Déconnecter les deux n'a aucun sens.

Si on a un monde où il y a une incertitude permanente, un emballement climatique, un effondrement des écosystèmes, une multiplication des catastrophes, l'économie va être impactée. Et cela peut aussi engendrer des guerres.

On le voit aujourd'hui avec le coronavirus, il n'y a pas pire pour l'économie qu'un monde instable. Donc pour préserver l'économie, pour préserver les emplois, préserver nos salaires, il faut prendre des mesures qui protègent l'environnement.

Il ne peut pas y avoir d'économie saine dans un monde instable.

Les dirigeants politiques reculent les mesures indispensables et fortes en prenant comme argument qu'il ne faut pas mettre en difficulté les industries. Mais à long terme, c'est beaucoup plus destructeur pour l'économie globale de ne rien faire.

Notre forme d'économie capitaliste est devenue une économie malsaine, ce qui est sûr c'est qu'il faut la changer. Ce n'est pas tenable. Toujours plus de production, la croissance infinie, l'extraction des ressources jusqu'à la dernière, la multiplication de la fabrication d'objets... il y a un nombre de ressources limitées sur Terre et on veut être dans une croissance illimitée !

Le nombre des ressources n'augmentent pas, au contraire elles diminuent.

Forcément il y a quelque chose qui cloche.

Pourtant il y a des choses qui avancent, il y a des gens sur le terrain qui se battent, qui proposent des solutions multiples et qui remportent parfois des victoires.

On a besoin de beaucoup de main d'œuvre pour faire tous ces changements, les emplois peuvent être épargnés.

On arrive à sauver des espèces, sauver des écosystèmes, à préserver des forêts, à trouver d'autres manières de se chauffer ou de s'éclairer, il y a de nombreuses inventions qui ne demandent qu'à se développer. On peut encore voir les choses par le prisme optimiste.

Mais quand on voit l'inaction de la plupart des États, quand on voit la lenteur à laquelle les décisions sont prises au niveau international, c'est désespérant.

Cette guerre écologique, on peut la gagner.

Et d'ailleurs on n'a pas le choix, on est obligé de la gagner parce que si on perd celle-là, on perd toutes les autres batailles.

L'éducation et l'école sont primordiales pour la jeunesse et il semble que les jeunes, même les très jeunes, sont conscientisés de tout ce qui se passe. Dès les maternelles, les professeurs leur parlent de ces enjeux de l'environnement. Le niveau de conscience des jeunes est peut-être plus important, souvent ce sont les enfants qui éduquent leurs parents sur ce sujet. On peut être assez optimiste sur la jeunesse.

Par où commencer ?

Organisez des structures, une stratégie pour mener ce combat mais sur plusieurs fronts évidemment et c'est là la difficulté.

Il faut que tout change pour que rien ne change !

Comme je viens de le dire, on peut déjà commencer à l'échelle individuelle par changer certaines choses qui ont un impact énorme. Cela peut être à travers l'alimentation : manger moins de viande, moins de poissons, consommer des légumes et des fruits cultivés localement par des producteurs de chez nous, au travers aussi ce qu'on achète pour se vêtir, à travers ce qu'on achète pour se déplacer, utiliser moins les avions, faire du tourisme plus local, aussi à travers le sort que l'on réserve à nos déchets. Les actions individuelles ont un impact énorme mises bout à bout.

Tout le monde continue de polluer, avoir un impact zéro est impossible, être irréprochable est impossible. Il ne faut pas viser l'impossible, il faut viser ce qu'on peut faire ensemble, on peut réduire l'impact et éviter le pire.

Mais il faut aussi se réunir, prendre conscience de notre force collective.

Qu'est-ce qui fait que les choses vont si lentement : en face, il y a des lobbies qui, eux, sont très organisés, très structurés pour atteindre les politiques, les convaincre et faire reculer les mesures nécessaires. On voit souvent la différence entre les campagnes électorales durant lesquelles les candidats font plein de promesses et puis quand ils arrivent au pouvoir, finalement ces promesses ne sont pas tenues.

Ce n'est pas parce que foncièrement les politiciens sont des manipulateurs, des gens méchants, mais quand ils arrivent au pouvoir, ils sont confrontés à des lobbies très importants qui arrivent à les convaincre de ne pas faire ce qu'ils ont promis de faire.

Et un autre problème est que la base dans tous les ministères restent en place, elle ne change pas suivant les résultats des élections et ce sont, en très grande majorité des techniciens qui ont reçu la même formation basée sur une économie capitaliste, ils ne sont généralement plus très jeunes et ne remettent pas vraiment en question leurs croyances inculquées.

Donc il faut qu'en face, les citoyens forment aussi une sorte de lobby citoyen qui n'a pas d'intérêt financier à défendre mais qui a un intérêt collectif, à savoir la capacité de survivre sur la planète Terre. Il faut que les citoyens se responsabilisent collectivement en se demandant qu'est-ce qu'on peut faire pour se faire entendre enfin. On doit avoir cette capacité à s'unir, à faire masse, **peser sur les décisions politiques à travers un engagement dans des associations et aussi à travers notre vote : durant les campagnes électorales, faire savoir aux candidats, peu importe notre sensibilité, qu'ils pensent à l'enjeu climatique, c'est primordial aujourd'hui.**

Qu'est-ce qu'ils proposent ? Si ces gens ne proposent rien ou pas assez, si ces gens ne tiennent pas leurs promesses, une fois qu'ils sont élus et bien, il ne faut plus revoter pour eux. Il faut sortir de ce schéma où de génération en génération dans une famille, on vote toujours pour le même parti sans se poser de questions.

C'est un changement de société et **le peuple ne se rend pas compte qu'il pourrait avoir le pouvoir. On peut faire écrouler tout un système. Nous sommes le système.**

C'est nous qui achetons les produits que les grandes entreprises fabriquent, c'est nous qui avons une demande face à laquelle il y a une offre. Donc les multinationales, c'est nous qui les faisons, les achetons, c'est nous qui leur permettons de vivre. Une fois que l'on a intégré cela, il y a beaucoup de choses qui peuvent changer.

Et n'oublions pas qu'il y a encore de la lumière au bout du tunnel. Il y a des gens qui en prennent conscience et essayent de changer les choses de l'intérieur, y compris dans les

grandes entreprises. Il y a des gens au sein de grandes sociétés cotées en bourse qui essayent de l'intérieur de faire changer les choses et parfois y arrivent. Il y a des gens dans la sphère politique qui ont des convictions et arrivent à faire changer des choses. Dans toutes les sphères de la société, il y a du bon et il faut que ce bon prenne de plus en plus de place. Encourageons les gens qui font de bonnes choses, plutôt que de toujours chercher à voir ce qui ne va pas. Il faut bien sûr dénoncer les scandales, il faut révéler ce qu'on essaye de nous cacher mais il faut avoir de la bienveillance et encourager les gens à changer. Éduquer et retisser le lien social. »



Riccardo Petrella, politologue et économiste italien



« Les semences, l'eau, le vivant en général que la nature nous offre, sont des biens universels. De même que la santé est un des droits publics universels.

Donc est-il logique que les vaccins puissent être brevetés et source de profit ?

Faut-il que ces décisions soient dans l'ordre de l'Organisation Mondiale du **Commerce** ou bien dans le cadre de l'Organisation Mondiale de la **Santé** ?

Un vaccin peut rapporter des milliards.

Est-ce qu'il ne devrait pas être un bien public universel gratuit ?

La santé, en principe, est considérée comme un droit.

Mais la logique de l'argent entre immédiatement en compte : cela coûte de l'argent de rechercher. Mais si c'est un droit, cela signifie que c'est de la responsabilité de la collectivité. Quand la Constitution reconnaît un droit, cela signifie que la collectivité qui a fait la Constitution, a l'obligation, à charge de la collectivité, de prendre toutes les mesures, donc de couvrir le coût.

C'est une fonction publique, nous ne sommes pas dans la logique des relations marchandes.

C'est un principe fondamental qui n'admet pas d'exception.

La santé est un service commun public.

Aujourd'hui 75% des doses disponibles du vaccin Covid sont utilisées uniquement pour 10 pays. Il y a 5 milliards de la population qui n'ont pas de couverture minimum de santé.

Il faut changer radicalement les choses dans le domaine de la politique de santé, en abolissant le principe que l'on admet aujourd'hui c'est-à-dire que la santé est une activité économique, commerciale, industrielle, source de profit.

La gratuité ne signifie pas qu'il n'y a pas de coût mais c'est la collectivité qui doit prendre en charge les coûts et les prendre avec un système plus ou moins juste qui est la fiscalité. C'est déjà comme ça qu'on paye les armements.

D'ailleurs la collectivité a suivi cette démarche pour le Covid ! C'est très paradoxal et inacceptable : les États ont financé la recherche fondamentale et appliquée précompétitive et, dans le cas du corona virus, il y a eu un financement, à l'avance par l'achat, pour garantir que les entreprises n'auront aucun problème pour les vendre. Les pouvoirs publics des pays riches ont dépensé un engagement d'achat anticipé avant la découverte de vaccin de 93 milliards de dollars. Et quand les entreprises ont mis en circulation leur vaccin, ils avaient déjà tout gagné... et leurs bénéficiaires étaient considérés comme privés.

De plus, la troisième dose de vaccin a coûté plus chère aux États que les deux premières. Avec l'injection des premières et deuxièmes doses, les stocks en vaccins contre la covid-19 des États ont fondu. En vue de l'injection d'une troisième dose, les pays ont donc repassé commande auprès des industries pharmaceutiques. Mais ces dernières ont augmenté leur tarif. Au départ, le vaccin Pfizer coûtait 12 € la dose (pour l'Union européenne). Puis, le prix a augmenté à 15,50 €. Aujourd'hui, des contrats sont signés pour 19,50 € la dose.

Les États sont en train de trahir leur propre fonction. Ils ne défendent pas la Res Publica, ils ne défendent pas les intérêts des citoyens parce qu'ils ont accepté, même après avoir tout financé, d'encore payer les vaccins. Et ce qui est encore plus absurde, c'est qu'après avoir déduit tous les coûts, il n'y a eu aucun partage des profits et pas d'avantage, un partage de la connaissance.

Les États ont accepté une chose terrible, l'idée que la connaissance est appropriable à titre privé et que la connaissance de la vie est une marchandise.

Ils n'ont rien à dire avec ce système de brevet.

C'est la pire chose que l'on pouvait inventer : depuis les années 1980, des brevets existent sur le vivant. Parce que notre société a développé une capacité scientifique et technique d'artificialisation de toute forme de vie, il n'y a plus tellement de choses qui soient naturelles, non affectées par la capacité puissante des êtres humains de produire techniquement toute forme de vie.

Cela fait en sorte qu'aujourd'hui tout le monde accepte que nous soyons le créateur, nous créons le vivant, nous créons l'Intelligence Artificielle, nous créons les machines qui parlent entre elles. On a l'impression donc que tout est le résultat d'une créativité humaine qui mérite d'être rémunérée à titre privé en fonction de l'utilité du produit artificiel et du service artificiel que nous sommes capables de produire...

Cela veut dire que plus ce que nous créons, apparemment nous-mêmes, dans le domaine de la santé vaut cher, plus on s'accapare de la production des connaissances.

Avant c'était la terre qui était le capital sur lequel reposait la fortune des gens, aujourd'hui c'est la connaissance. Et ce n'est pas par hasard si la logique capitaliste repose sur la concentration des pouvoirs. Les brevets des vaccins aujourd'hui sont produits par 4 ou 5 grandes compagnies. La connaissance du monde entier est concentrée aux mains des actionnaires de disons 10, pour être généreux, entreprises mondiales. Ce sont elles qui décident des contrats avec les États, ceux-ci sont pieds et mains liés par ces sociétés privées. Un autre monde s'est créé.

IL FAUT REAGIR, CHANGER TOUT CELA RADICALEMENT.

Cela semble complètement idéaliste mais on peut y arriver, il faut inventer de nouvelles institutions, des mécanismes financiers, c'est tout à fait possible.

Il ne faut plus simplement dire que le système est bon mais qu'on abuse un peu, qu'il faut le corriger, le rendre un peu plus social.

Faire cela ne marche pas, depuis combien d'années, dit-on que l'on va lutter contre la pauvreté ? Depuis plus de 100 ans, on vise le bien-être de tout le monde.

Et entre-temps, les 20 personnes les plus riches du monde ont gagné plus de mille milliards en 2019 !

Le plus riche a une fortune personnelle de 193 milliards. Ce montant est d'un niveau supérieur au Produit Intérieur Brut de 52 pays au monde.

Pourtant on continue de dire qu'on lutte contre la pauvreté, qu'on lutte pour que personne ne soit laissé de côté. Mais c'est la grande majorité qui est livrée à elle-même.

Aujourd'hui il y a une gouvernance mondiale, mais c'est celle de quelques multinationales.

La gouvernance économique mondiale signifie la privatisation du pouvoir politique à l'échelle mondiale. C'est la gouvernance des porteurs d'intérêts c'est-à-dire que vous avez le droit de participer à un processus décisionnel, dans la mesure où vous êtes porteurs d'intérêts : vous apportez du capital.

Sinon vous ne participez pas à la gouvernance.

Que les aspects économiques existent : financier, industriel, c'est normal, mais on a voulu tout traduire en une question d'intérêt, d'utilité : toute forme de vie sociale, morale, artistique, intellectuelle, religieuse. Tout a été transformé par un nouveau paradigme : une idéologie économique et financière. »

Cela fait 30 ans que Riccardo Petrella se mobilise aussi pour défendre le principe d'un bien commun qui s'appelle l'eau. Car, aujourd'hui encore, des patrons de Grands Groupes, comme Nestlé par exemple, plaident pour une privatisation et un brevet sur l'eau qu'ils ne considèrent pas comme un bien collectif.

« Depuis le 7 décembre 2020, la Chambre de Commerce de Chicago a créé le premier produit financier dérivé spéculatif sur l'eau, à partir de la Californie c'est-à-dire que maintenant l'eau fait partie des matières premières soumises à la spéculation financière. Elle est rentrée en bourse !

On a porté la Vie en bourse.

D'ailleurs, les produits qui reprennent le plus vite force et vigueur aujourd'hui dans les bourses sont les produits alimentaires.

On prévoit qu'en 2040, 75 % de la nécessité de production alimentaire sera satisfaite.

Cela veut dire que 25 % des besoins alimentaires ne seront pas satisfaits.

Comment fera-t-on pour sélectionner ? Ce sera le prix de la Bourse des prix mondiaux qui aura le dernier mot.

Ce sera une guerre économique. Et qui gagnera la guerre ? Ce sera nous, les pays riches, et l'on dira que c'est parce que nous sommes résilients, capables de nous adapter.

Cette mystification est en train de se faire dans tous les domaines.

L'eau va manquer, cela signifie que l'eau devient rare et dans notre système, plus quelque chose est rare, plus cela vaut. Cela ne vaut pas parce que c'est la vie, cela vaut parce que c'est rare.

L'eau, le riz, le blé, on nous dit que c'est là grâce à la connaissance.

Si la connaissance fait l'objet de brevets, cela signifie que la collectivité attribue à une entreprise ou à un sujet capable de connaître le comportement de cellules ou de molécules que l'on ne connaissait pas avant, d'être propriétaire exclusif de ces connaissances et des applications de ces connaissances pendant 20 ans.

Cela signifie que l'état, la société a abdiqué, n'a plus rien à dire.

En ce qui concerne le vaccin Covid, plus de 120 pays au monde, suivis des artistes, des académiciens, des associations... demandent, depuis plus d'un an, non pas l'abolition mais une suspension de l'application des règles relatives aux brevets en matière du vivant, jusqu'au moment où il y aura une immunité collective.

On attend la réaction de l'**O**rganisation **M**ondiale de la **S**anté.



Mais la conclusion de tout cela, c'est quoi ?

Ce ne sera pas l'OMS qui imposera une solution car **elle n'a aucun pouvoir de sanction !**

Elle propose des principes visant la politique publique de la santé et ses règles, là s'arrête son pouvoir !

Non, ce sera l'Organisation du Commerce.

Autrement dit, nous sommes une société qui, même dans le domaine de la santé, donne davantage de primauté, de pouvoir, à une organisation qui règle le **commerce**, plutôt qu'à une organisation des Nations Unies qui règlent les affaires de la **santé**.

Considérez-vous que cela soit un signe d'une société sage et intelligente ?

On est en train de devenir une société imbécile, stupide qui donne la priorité aux choses qui ne sont pas prioritaires.

C'est cela que le vaccin met en exergue.

Ainsi qu'un autre aspect : la souveraineté du peuple. Où est-elle ? »

En l'état de la planète, il me semble que les priorités budgétaires sont évidentes.

Le budget de la défense **nationale** devrait être mise en sourdine.

Il faut une armée défensive mais pas dans chaque pays. Nous formons l'Union Européenne, nous devons donc avoir une **armée européenne**.

Cela nous permettra de faire d'énormes économies dont nous avons tant besoin, il y a tellement de choses à aménager.

Se préoccuper de l'armée nationale aujourd'hui, c'est un peu comme mettre la charrue avant les bœufs.

Pour ma part, je pense que ce qui a été le plus toxique pour l'environnement de la planète Terre est ce concept, devenu religion absolument totalisante, qui réduit l'homme à une machine à produire et à consommer : l'industrialisation et le capitalisme.

Ils ont été utiles dans le passé mais maintenant il faut passer rapidement à d'autres modes sociétaux.

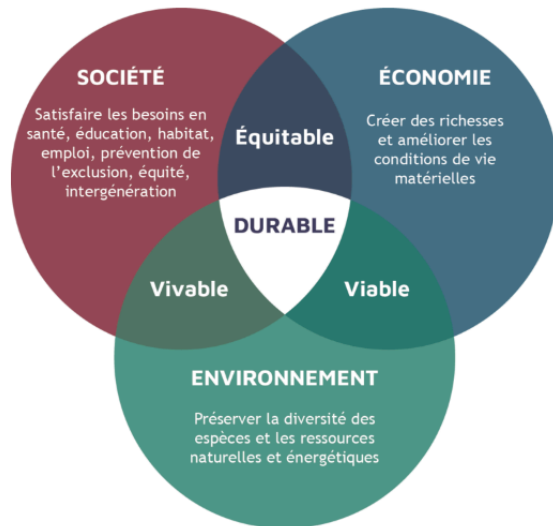
Il faut donc se rendre à l'évidence, le pouvoir politique est devenu insuffisant, même impuissant.

Même si celui-ci veut changer les choses, il ne sait plus comment y arriver.

Nous sommes tous perdus devant l'immensité des situations à changer.

Le système seul ne va pas arriver à nous protéger.

Nous allons devoir nous organiser au niveau local pour ne plus être dépendant de multinationales, des industries agro-alimentaires : nous-même fabriquer notre électricité, nos produits de premières nécessités, avoir notre propre gouvernance locale avec des gens qu'on connaît et auxquels on fait confiance. Il va falloir une forme participative de chacun via des associations pour que collectivement la société puisse prendre des options, tout en étant solidaire, pas uniquement avec nos voisins, mais solidaire avec le destin de l'humanité sur la planète.



Les 3 piliers du développement durable

Amour, respect, créativité, beaucoup d'engagements de la population.

Conclusion

Même si nous n'avons pas d'armes naturelles, comme tous les animaux, pour nous défendre, nous avons développé davantage l'intelligence et elle nous a permis de nous armer aussi. Cette intelligence a permis le progrès matériel, l'amélioration des conditions de vie et la santé. Anciennement nous étions un million à lutter pour survivre.

Maintenant nous sommes des milliards à vivre, longtemps et en bonne santé, sur une planète capable de subvenir à tous nos besoins.

Aujourd'hui faisons, encore et toujours, ce en quoi nous, les humains, excellons : changeons le monde.

Le changement climatique réveille les mobilisations massives, l'activisme populaire. Et nous en avons besoin pour notre avenir commun. C'est le moment de collaborer, d'unir nos forces, d'unir les qualités propres à chacun. Il est évident que seul on est vulnérable. La raison d'être de notre vie devient notre destin commun. Sur cette base, nous devons construire un nouvel imaginaire social, grâce à l'éducation, l'information, la culture, les médias.

Enfin, qu'est-ce qu'une belle vie ?

Elle est essentiellement réussie grâce aux relations humaines c'est-à-dire l'amour, l'amitié, le partage, la connaissance, la création.

La solution, c'est l'autre loi de la jungle : l'entraide, la coopération.

Faire comme dans la nature. Tout le vivant travaille en symbiose, c'est le principe primordial du vivant : le partage et l'association pour se sauver et préserver le bien commun.

Ce projet est beaucoup plus émancipateur et beaucoup plus joyeux que simplement faire du réformisme, c'est au contraire un immense défi à la fois social, intellectuel et collectif, c'est refaire la société avec un imaginaire qui soit totalement débridé, c'est une formidable création. Ne voyons pas cela comme des contraintes car agir rend heureux.

Faisons un grand pas qui ne peut pas être fait seulement par une décision politique.

Il faut aussi des solutions individuelles et collectives avec un mot d'ordre : ensemble avec la nature. Aujourd'hui le progrès, c'est pouvoir se baigner dans une rivière saine. Les paramètres ont changé.

Nous avons compris que cela ne pourra se réaliser que par une démondialisation, mais revenir au local ne veut pas forcément dire se renfermer sur soi-même.

Dans l'idéal, il faudrait arriver un jour à avoir un état mondial avec les mêmes lois internationalement, mais avec une grande indépendance locale dans la gestion du quotidien. Localement les problèmes ne sont plus abstraits et donc les solutions sont plus réalistes.

Plus d'autogestion, donc plus de sentiment de responsabilité, plus de démocratie véritable par les liens et les échanges.

Il y a de nombreuses choses à changer mais nous sommes les champions de l'adaptation. L'homme est ingénieux, il a toujours cherché de nouvelles techniques et il en trouve.

Les solutions sont là, elles sont connues, elles ont été testées et observées. On sait comment faire. Des milliers d'inventeurs ont des solutions écologiques et économiques dans tous les domaines.

Qu'il s'agisse d'exploiter la puissance du vent, de pénétrer la vie secrète des plantes ou, comme les alchimistes de l'énergie, de transformer les rayons du soleil en une énergie propre et renouvelable que nous pourrons utiliser jour et nuit, les réponses que nous recherchons sont tout autour de nous. Toute l'énergie dont nous avons besoin est à portée de main ! Il existe même des moyens d'exploiter notre activité humaine en la transformant en énergie !

Je suis absolument convaincue qu'une grande majorité de personnes sur cette planète veulent du changement et possède les bonnes valeurs. Elles veulent prendre soin des autres et de nos générations futures mais elles ne savent pas comment changer le système.

Nous sommes les citoyens, nous sommes les entreprises, nous sommes l'État.

Si l'on compare la date de l'apparition de l'homme sur Terre par rapport à l'existence de la planète, l'homme n'est encore qu'un nourrisson qui a encore tout à apprendre de la nature.

Tous les systèmes complexes passent par une phase de croissance, de stabilisation, d'effondrement, de réorganisation, de croissance, ... tout fonctionne de cette manière : les atomes, les corps, les individus, les écosystèmes, les sociétés, les étoiles... Cela fait partie de la dynamique du vivant.

Un grand effondrement, c'est une grande réorganisation et puis ça repart en mieux.

Einstein disait que « notre époque se caractérise par la profusion des moyens et la confusion des intentions. »

N'est-il pas temps de faire preuve de discernement, de distinguer l'essentiel de l'accessoire, de préciser nos intentions et de les réconcilier avec nos actions ?

Par là même, de renouer avec le sens latin originel du mot intelligence soit : « inter legere », littéralement « choisir entre ».

Nous vivons donc une époque passionnante où l'on peut basculer vers le plus sombre ou tout déverrouiller pour aller vers le meilleur.

Espérons que dans le futur, notre mémoire ne retiendra du Coronavirus que ce tableau :

« Souviens-toi, c'était en 2020, l'humanité se réveillait, la nature se ranimait, l'économie se transformait, un monde meilleur naissait.

Souviens-toi et n'oublie jamais

Que l'amour reste sacré, que la nature soit préservée, que la sagesse est obligée... pour que l'humanité vive apaisée. »

<https://www.facebook.com/antoinelejardinier/videos/1572394586243554/UzpfSTEWMDAwMTU30TgwOTMzODozNTIwMDgyODA4MDU0MzQ1/>

Agir ensemble (1,16 minute)

<https://www.youtube.com/watch?v=HPD3V9MtUpY>

We can be the changers (3 minutes)

<https://www.youtube.com/watch?v=KojM1yI2wKY>

Nicolas Hulot y résume toute la problématique de la transition écologique. (37 minutes)

https://www.youtube.com/watch?v=p_QbCJNVgMg

Discours de Victoria Grant, 12 ans, sur les banques (6,20 minutes)

<https://www.youtube.com/watch?v=Bx5Sc3vWefE>

La suite de son premier discours (6,43 minutes)

4. Pourquoi pas ! (A chaque fin de chapitre, des idées plus personnelles)

- Je ne sais pas si vous vous êtes posés aussi ces questions, mais moi je ne comprenais pas vraiment ce grand dérèglement climatique et écologique. En quoi en étions-nous responsables ? Pourquoi tant s'en faire ? Tout cela était peut-être une évolution naturelle ? Il y a un tel cloisonnement entre toutes les disciplines qu'il est très difficile d'avoir une vue d'ensemble de la situation pour parvenir à se faire une idée claire sur cette problématique. C'est ainsi que j'ai décidé de me documenter sur les différentes approches.

Et pour mettre au clair tous ces propos, ma décision fut ce livre, pour moi-même dans un premier temps et par la suite, pour les autres aussi, s'ils le désiraient.

C'est ainsi que je me suis lancée dans cette quête qui est devenue envahissante, obsédante (la tâche étant sans fin) mais passionnante.

Et j'avoue qu'en découvrant le mouvement de la collapsologie dont je parle dans ce chapitre, j'ai ressenti un réel soulagement.

Je n'étais pas la seule à avoir **cette démarche « horizontale »**, toutes les branches de la société sont à prendre en compte pour assimiler le problème planétaire et ses solutions.

Tous les acteurs de la société doivent travailler ensemble, se consulter. Les politiciens, les économistes, les scientifiques, les citoyens, les militaires, les professeurs, les religieux, les artistes, les médecins, les jeunes...

Il est évident, encore une fois, que nous faisons partie d'un tout.

Être UN signifie que nous savons au plus profond de nous que nous faisons partie d'un grand TOUT, comme chaque vague, chaque goutte d'eau fait partie de l'océan. On ne peut dissocier l'un de l'autre. Aucune personne n'est plus ou moins importante qu'une autre, tout comme chaque vague, qu'elle soit petite ou grosse, a la même importance dans l'océan.

Mais notre ego nous fait croire que nous sommes uniques, différents, meilleurs ou pires, mais en fait, c'est seulement notre environnement physique, influencé par notre personnalité, qui est différent. L'ego croit qu'il est unique, qu'il est seul, ce qui l'amène à vivre dans la peur de disparaître. Voilà pourquoi il cherche tant à avoir du pouvoir pour éviter de sentir cette solitude.

Voilà pourquoi nous nous attachons tellement aux biens qui nous entourent car ainsi notre ego est rassuré et se croit plus important.

Prenons pour exemple trois personnes en comparaison.

Une souffre de diabète et a toujours eu des problèmes financiers. L'autre a de gros problèmes relationnels mais a toujours eu beaucoup d'argent. La 3e voyage beaucoup avec son sac à dos, est heureuse et en santé, mais a une grande peur de s'engager.

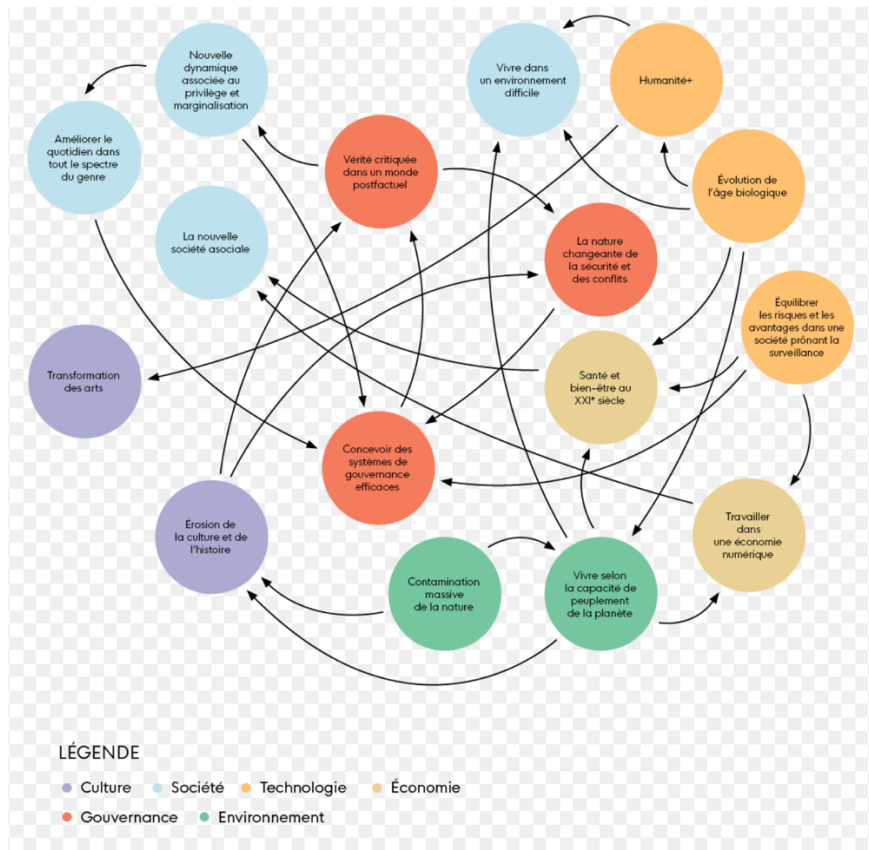
Les trois personnes peuvent sembler différentes mais, en fait, elles sont, à la base, exactement pareilles : des âmes en évolution, remplies d'amour et créatrices de leur vie. Ce qu'elles créent est différent car leurs créations sont basées sur leurs désirs, leurs besoins et aussi sur leurs blessures, leurs croyances et leurs peurs.

La notion du miroir peut nous aider à accepter de faire partie de ce tout, elle dit que tout ce qui nous entoure est notre miroir, un reflet de ce que nous sommes que ce soit positif ou négatif.

Les gens, les animaux, la nature, la société, font partie de cet ensemble, de ce tout.

Les autres, c'est nous.

Si l'on en détériore un élément, l'édifice tombe, à court ou à long terme.



- Quelques aspects du coronavirus m'interpellent.

Selon les données statistiques des agences nationales de santé, **les enfants ne présentent que des symptômes bénins** (ou aucun symptôme), tout en étant contagieux.



Distribution des décès en fonction de l'âge

Âge	(en % de cas)
75 ans ou plus	78 %
65 - 74 ans	14 %
45 - 64 ans	7 %
Moins de 45 ans	1 %

Autre particularité : **Le continent africain est la partie du monde qui est la moins touchée par la Covid-19.**

Ce continent de 53 pays a mieux résisté à la pandémie qu'ailleurs.

On pensait que le Coronavirus allait ravager l'Afrique mais la catastrophe n'a pas eu lieu jusqu'à présent, sauf dans les deux plus grandes puissances économiques du continent : le Nigeria et l'Afrique du Sud où la situation ressemble à celle de l'occident. Et dans une moindre mesure, l'Afrique du Nord.

En avril 2021, le taux de morts dans toute l'Afrique, est de 108 000, alors qu'aux États Unis, par exemple, il est de 31.918.600 morts.

Or la population du continent africain est de 1,2 milliards et la population des USA est de 331 millions ! Les explications de ces phénomènes restent difficiles à déterminer.



Au Sénégal comme dans la plupart des pays d'Afrique, la contamination au coronavirus s'est révélée infiniment plus faible qu'ailleurs dans le monde. • Crédits : JOHN WESSELS - AFP

Si l'on considère que le virus auquel nous sommes confrontés n'est pas né d'un hasard funeste mais d'un dérèglement provoqué par l'homme. C'est donc l'industrialisation effrénée et la domination de l'homme sur la Nature qui sont à l'origine de cet effondrement environnemental et de ces apparitions de virus de plus en plus récurrentes.

Or les enfants n'y sont pour rien

et l'Afrique non plus qui ne fait que subir les sociétés industrialisées

Mon interrogation :

Encore une fois, est-ce que tout est dû au hasard ?

Qu'est-ce que la Nature ? Y a-t-il quelque chose derrière ce terme ?

- Comme le dit Vandana Shiva : « Aujourd'hui, plus que jamais, **c'est le moment de donner de l'espace aux femmes.**

Depuis des millénaires, ce sont les femmes qui ont la connaissance dans l'univers du « prendre soin ». Elles s'occupent de la maison, des enfants et dans beaucoup de pays, ce sont les femmes qui sèment dans les champs. Elles s'occupent de la vie, de son maintien, tout simplement.

Le concept féminin est lié à une nature qui donne la vie, qui en prend soin, alors qu'à l'opposé, la nature masculine est philosophiquement liée à l'idée de domination et cette idée a été la plus puissante jusqu'à maintenant ».

À l'aube de cette nouvelle ère post-pandémique, on devrait, tout au moins, rétablir l'équilibre. Ce chaos pourrait-il conduire le monde à se réorganiser durablement en changeant notamment ce paradigme : un pouvoir beaucoup plus féminin dans son approche, celui du prendre soin ?

- Dans la nature, tout est à sa place « naturellement ». Et la seule chose qui crée du désordre, c'est nous.

La grande question est pourquoi ?

Qu'est-ce qui nous pousse à créer ce désordre ?

- Tous les voyants sont au rouge, on le sait.

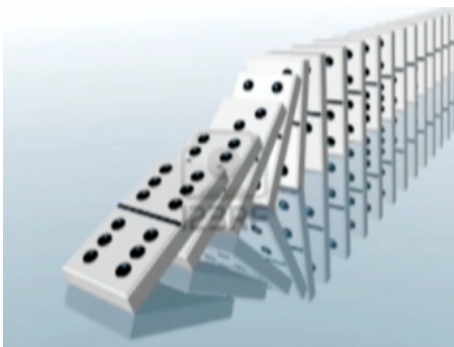
C'est un peu comme si on vous disait que vous avez une maladie grave. Et de plus, l'évolution de la maladie arrive plus vite et plus forte que prévue.

Maintenant on y est. Les forêts brûlent, les zones de non-vie dans les océans deviennent de plus en plus grandes, les virus, la guerre, l'économie qui déraile...

Deux cents revues de médecine poussent un cri d'alerte, exhortent les gouvernements à agir contre le réchauffement climatique et, selon eux, « la prochaine crise sera bien plus meurtrière » !

Températures extrêmes, pollution... Les effets du changement climatique ont des conséquences mortelles sur la santé et sont d'autant plus préoccupants qu'ils touchent en premier lieu les personnes fragiles et en situation de précarité. Selon un rapport de l'Unicef, un milliard d'enfants dans le monde sont déjà confrontés simultanément à trois ou quatre conséquences de la crise climatique, notamment les pénuries d'eau, la pollution atmosphérique et les canicules.

Nous avons des frères de planète dont on a rien à faire qui subissent déjà l'effondrement écologique. L'effet boomerang ou l'effet dominos a commencé.



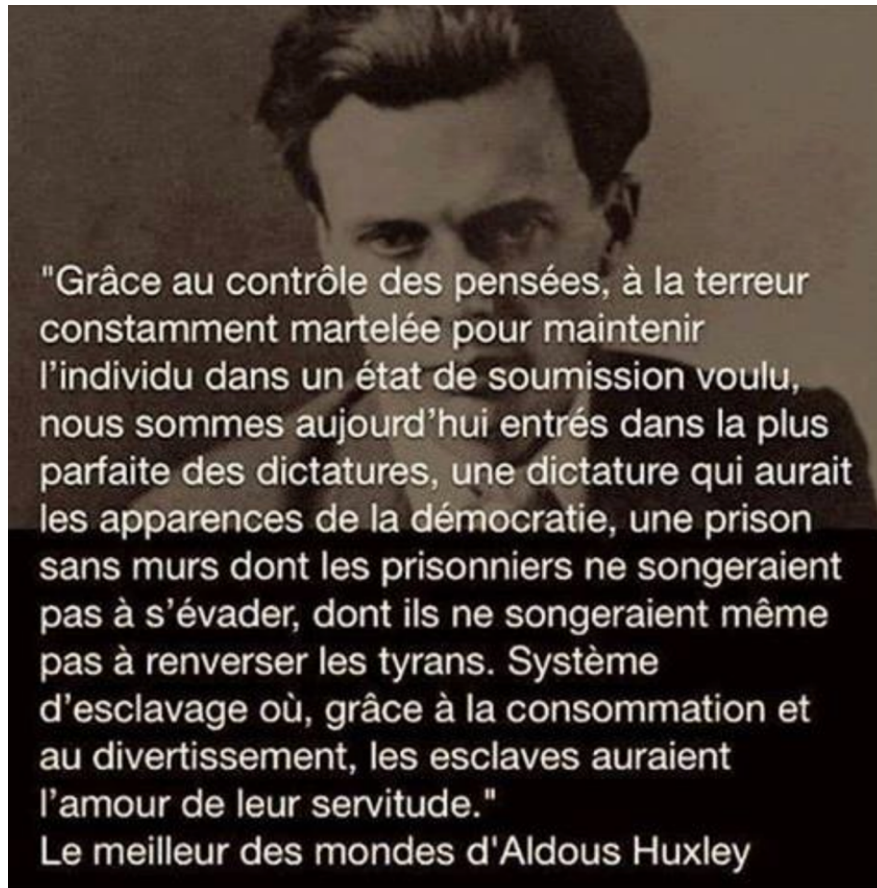
Pourtant malgré tout cela, si vous regardez les chaînes de télévision de *service public*, pas grand monde ne parle de cet effondrement planétaire qui s'est enclenché.

Ou alors ces sujets n'apparaissent qu'aux heures à faible audience.

« Donnez-leur du pain et des jeux ». Cette citation romaine n'a pas perdu son sens.

Il y a pourtant tellement d'excellents documentaires sur toutes ces questions primordiales pour notre futur. Pourquoi ne les voit-on pas aux heures de grandes écoutes ? Ce devrait être un *devoir d'état* d'en faire prendre conscience la population, pour que chacun puisse agir.

Cela changerait certainement les sujets abordés lors des élections et l'orientation des votes.



- A quel point fait-il plus chaud aujourd'hui en Belgique par rapport à la situation que nous avons connue par le passé ? Pour répondre à cette question, la RTBF propose, pour mieux comprendre, une évolution interactive voyageant dans le temps et dans les chiffres.

<https://rtbfmedia.be/rtbfinfo/climat/index.html>

Des incendies gigantesques, des chaleurs extrêmes, des inondations éclaires, des séries de tornades dantesques, l'urgence climatique est déclarée.

Souhaitons-nous, à nous les humains, rien qu'un peu de sobriété et peut-être aussi un brin de raison. Cela pourrait suffire à ralentir enfin l'emballlement de cette folle machine et à assurer à nos enfants des jours meilleurs, que nous, les parents, espérons de nos vœux les plus chers.



- Manger moins de viande, recycler, voyager moins, adhérer à des associations, changer le pouvoir qui est trop autiste, s'entraider, avoir de la solidarité avec les humains mais aussi avec la Nature, s'inspirer d'elle, donc mieux la connaître. Les sciences classiques ont séparé humain et nature. Pourtant l'humain est aussi une part de la nature. Et comme nous sommes la nature, ce que nous faisons à la nature, nous le faisons à nous-même.

Si nous polluons l'air, nous le respirons.

Si nous polluons l'eau, nous la buvons.

Si nous polluons le sol, nous mangeons la nourriture qui provient de ces sols pollués.

Nous sommes faits de terre, air, feu et eau.

De même pour les plantes, les arbres, les animaux... tout est fait des mêmes éléments.

Nous avons une conscience, l'arbre aussi a une conscience.

Nous avons de l'imagination, l'arbre aussi en a une.

La science qui devrait être périmée dit que la nature ne ressent rien, qu'elle n'est qu'une ressource pour l'économie, elle a tort. La nature est la source de la vie.

La nouvelle science dit que la nature n'est pas une machine, **la nature est un organisme vivant.**

L'étymologie de « nature » vient du latin et veut dire « naissance ».

La nature n'est pas une ressource pour l'économie, la nature est la source de toute vie.

<https://www.youtube.com/watch?v=bVwyiNl3pxM>

Earth is a miracle (1,30 minute)

Les arbres prennent le temps de s'installer et, une fois qu'ils se sont enracinés, quelque part ils sont sensibles à tout ce qui les entoure, à tous les autres vivants, et ils prennent place en tenant compte de leur présence. C'est cela qu'ils ont à nous apprendre. La forêt c'est un état d'âme, un état d'esprit, c'est une manière de vivre différente, sensible aux autres.

Pour vraiment comprendre un être vivant, et en particulier un arbre, il faut prendre le temps, se poser, être face à lui, le dessiner et par les traits du crayon avoir la capacité à percevoir qui il est jusqu'au plus profond de son âme.

- Une agence de pub a conçu un joli spot publicitaire où sont mis à l'honneur les élans d'entraide, de générosité, de sacrifice, d'oubli de soi. La voix off disait :
« Nous sommes pour ceux qui portent. Nous sommes pour ceux qui tendent la main, pour les généreux, les altruistes, les désintéressés, pour ceux qui se mettent au service des autres et qui en font leur vocation... »

Puisse cette charte de bonne conduite n'être pas seulement une argumentation publicitaire ou un simple vœux pieux, mais galvaniser ceux, parmi les nouvelles générations, qui veulent entreprendre de changer le monde, non pas en accumulant les millions mais en quittant les lois impérieuses de l'acheter et du vendre, en vue d'un succès qui ne se mesure plus au nombre de zéros avant la virgule sur le compte en banque, mais en nombre de vies aidées, guéries, accompagnées, sauvées. Et ce, non par le biais de l'assistanat ou à coup de subventions publiques (qui n'est rien d'autre que « l'argent des autres ») mais en s'investissant personnellement. Il n'est pas de cause valable qui ne nécessite du temps, de la patience et un dévouement qui, en exhortant à sortir de soi, ne conduisent à la découverte de territoires peu explorés par notre modernité et dont les lieux s'appellent : bonté, altruisme, sollicitude, désintéressement, dévouement, don de soi... Soyons des veilleurs d'humanité, des éveilleurs de conscience, des émerveilleurs de vie et nous verrons alors notre monde meurtri et en proie aux pires turpitudes, sortir de sa somnolence mortifère, de son désenchantement et de sa décadence imminente, pour s'ouvrir à toutes les merveilles qu'offre une vie revitalisée par une bienvenue transfusion de sens...

